



La chronique  
de  
Jean-Bernard  
Vuillème

# Robert comme Camille

**A**vons-nous vraiment besoin de stars richissimes phagocytant nos poètes maudits pour reconnaître en eux le passage du génie? A voir la belle Adjani dans la peau de Camille Claudel, cette femme sculpteur au destin tragique aujourd'hui donné en spectacle, je songe à un autre artiste que la société de son temps a rejeté de toute sa manière d'être, à l'inconscience, à la cécité de la critique, je songe à l'inconcevable légèreté, à la scandaleuse injustice traçant le destin de l'écrivain biennois Robert Walser.

Comme Camille Claudel, l'écrivain Robert Walser a été interné (à Berne) au terme d'une lutte sans espoir pour affirmer son existence d'écrivain. C'était en 1929 et Walser avait 50 ans. Quatre ans plus tard, étiqueté schizophrène, Walser était transféré contre son gré à l'asile psychiatrique d'Hérisau. Il y vécut jusqu'à sa mort en interné si exemplaire, docile, soumis aux règles de la maison, qu'il semble bien y avoir conquis la normalité que son activité d'écrivain, faute d'une certaine reconnaissance, n'avait aucune chance de lui procurer.

L'artiste a le droit de s'écarter un peu des comportements usuels, de se promener trop par exemple, ou de travail-

ler trop peu, mais il faut que le succès justifie bientôt ce privilège. Sinon, qu'est-ce qui permettra, fût-il un producteur forcené, de le distinguer d'un raté, d'un vagabond ou d'un inadapté? Tout son itinéraire montre Walser pris dans ce drame de l'incompréhension, jusqu'à ses ultimes conséquences: le doute sur son propre talent que l'insuccès génère, une solitude bientôt insupportable et finalement la soumission à la norme d'un asile psychiatrique.

Au monde qui refusait sa modestie d'écrivain (le héros walsérien rejette la puissance et la domination, il prône la modestie jusqu'à la perfection d'une sagesse), le poète répondit par l'absolu silence (ne plus écrire, refuser même d'en parler: devenir enfin normal), la survie des promenades et un lent suicide occupant le tiers de son existence. Robert Walser est mort en 1956, absolument indifférent au sort de l'œuvre abandonnée trente ans plus tôt.

Le siècle lui rendra justice, évidemment, peut-être même qu'un jour une star descendra en lui comme Adjani est descendue en Camille Claudel. Il faut bien sûr s'en réjouir, mais en même temps crier que la réparation posthume ne retranche pas un iota de la souffrance par lui vécue. Walser a connu, si

j'ose dire, une faste année 1988 car Paris lui a fait la fête: exposition au Musée d'Orsay, table ronde au Centre culturel suisse de Paris, films vidéos au Goethe Institut, création de la comédie dramatique et fantastique «Blanche-Neige», parution chez Gallimard de «La Rose», ses derniers textes en traduction française. Ses quatre romans, son millier de nouvelles et «petites proses», ses 300 poèmes et ses pièces de théâtre placeront ce méconnu de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle parmi les grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle. Kafka, Musil, Hesse et Benjamin l'avaient pressenti de son vivant. L'œuvre enfin reconnue de Walser finira même par plaire aux chacals de la littérature. «Je me demande, écrit le Prix Nobel Elias Canetti\*, s'il y en a un seul qui ait honte, parmi ceux qui établissent leur vie académique aisée, assurée, bien droite, sur celle d'un poète qui a vécu dans la misère et le désespoir.» /jbr

● \* Robert Walser, dossier, Pro Helvetia/L'Age d'Homme, 1987; l'œuvre en français: «L'Institut Benjamenta», Gallimard, 1981; «Le Commis», Gallimard, 1985; «Les Enfants Tanner», Gallimard, 1987; «La Promenade», Gallimard, 1987; «La Rose», Gallimard, 1988; «Blanche-Neige», théâtre, Le Nouveau Commerce, 1988.